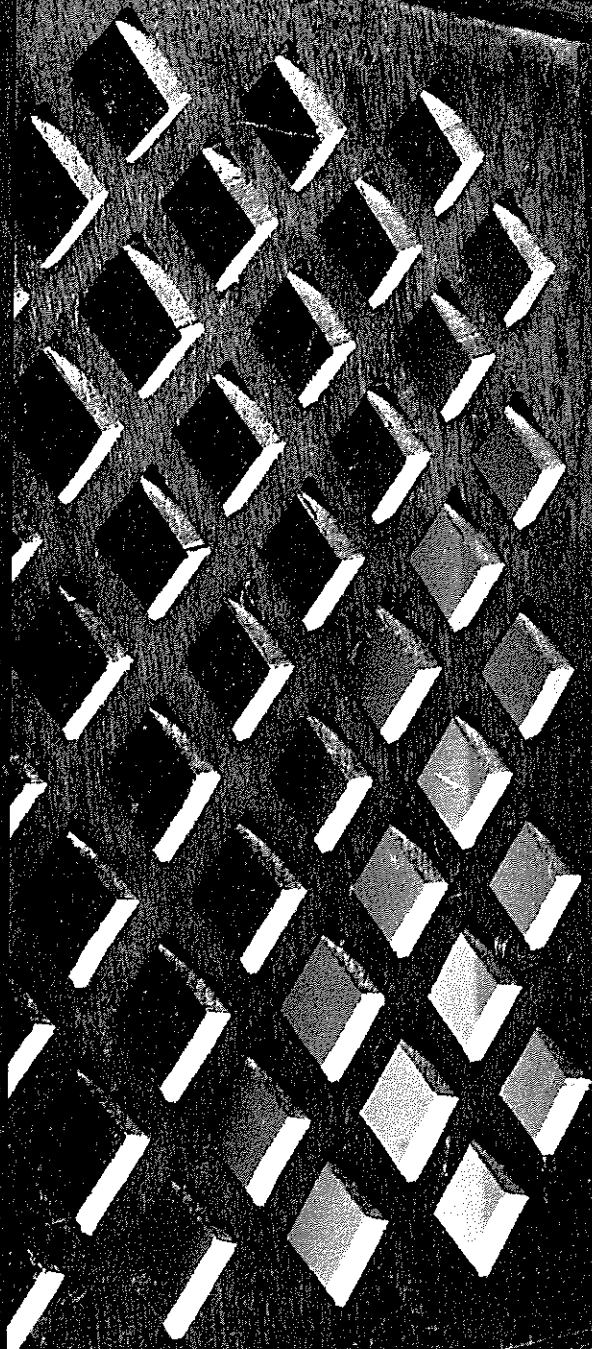


échanges

**CONFESSION
ET
PSYCHANALYSE**

NUMÉRO 80



ÉCHANGES

revue publiée par les sœurs Auxiliatrices

Regard chrétien sur le monde d'aujourd'hui

CONFESSION ET PSYCHANALYSE

<i>Editorial</i>	MARIE-EDMOND
<i>Une évolution déconcertante : l'histoire de la Pénitence</i>	J. MOINGT
<i>La confession dans le rite byzantin</i>	Mgr J. NASRALLAH
<i>Les célébrations communautaires</i>	A.-M. ROGUET
<i>L'accueil du Père au retour de son enfant</i>	S. LYONNET
<i>Le péché</i>	H. BOURGOUX
<i>Parole et pardon</i>	J.-M. POHIER
<i>« Je crois au pardon des péchés »</i>	A. LIÉGÉ
<i>L'attitude psychothérapique</i>	O. COTINAUD
<i>Psychanalyse et confession</i>	R. HOSTIE
<i>La rencontre en Dieu</i>	D. VASSE
<i>La relation avec l'autre</i>	D. DULISCOUET
<i>Bibliographie</i>	
<i>Les livres</i>	
<i>Le cinéma</i>	I. BERTRAND

Les illustrations de ce cahier ont été exécutées par le R.P. VAN LEARE, s.j.

Photo couverture : PRESSEHUSET, p. 19 - Photo HASSIA, p. 21 - Photo ANDERSON-GIRAUDON.

à nos lecteurs

CERTAINS problèmes dits « brûlants » se posent à la conscience chrétienne. A ceux qui cherchent, nous indiquons qu'un cahier d'« Echanges », n° 73, intitulé « L'Eglise est-elle en crise ? » propose une réflexion sur le tournant qu'a pris l'Eglise depuis le concile Vatican II, et avec quelle mentalité envisager les rénovations.

C'est Mozart qu'on assassine.

(Gilbert CESBRON - Laffont, 1966)

« C'EST qui me tourmente... C'est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné... ». Cette phrase de Saint-Exupéry a inspiré le titre de ce roman, car il s'agit bien d'un assassinat et peut-être du plus grave de tous : l'assassinat moral d'un petit garçon de sept ans, Martin, par ses parents, Marc et Agnès Lapresle, en instance de divorce. L'enfant que l'on confie juridiquement à des gardes successives va faire, à l'insu de tous, l'apprentissage accéléré de la vie.

On ne peut dire que le roman attache dès les premières lignes ; il faut dépasser quelques pages pour mieux connaître des personnages trop conventionnels et écarter le côté sentimental que l'on retrouve dans les romans de Cesbron. Mais, la dernière page tournée, on pense longtemps encore... Tels qu'ils sont, Agnès, Marc, Martin, le docteur nous ressemblent trop : rongés de défauts, luttant sans cesse, bons, égoïstes, purs et faibles, ils sont terriblement humains.

Ce roman dont le thème est le divorce intéresse malgré le défaut signalé, parce qu'il rappelle l'importance d'un engagement tel que le mariage. L'amour, la fidélité, l'enfant, thèmes démodés qui ne sont plus de mise en ce siècle, mais qui sont au cœur de chacun.

M. DANGREMONT.

Le tourment du voyageur.

Yves-Marie RUDEL

(Plon, 1966)

UN HOMME seul, dissocié de l'unité conjugale, en route vers les plaisirs faciles. Un soir, dans un village de Bretagne, cet homme indifférent et las est terrassé par un infarctus. Recueilli par les moines cisterciens d'une abbaye proche, lui l'épicurien, l'homme à la conscience tranquille est bouleversé par le signe du mal qui a frappé son corps. C'est le premier pas, douloureux mais ferme, vers la source de sa rupture, vers le pardon de son péché. D'un péché qui a brisé la promesse d'être deux dans une même chair.

Redoutant la vérité qu'il pressent dans la béatitude des moines, et obsédé par cette paix à laquelle il n'est pas préparé, il s'enfuit de l'abbaye. La douleur est là, tenaillante et fatale, qui extirpe de lui le désir, profondément enfoui, d'une réconciliation. Retrouver sa femme, guider son fils, leur avouer sa faiblesse, refuser de sombrer plus bas encore, c'est le chemin que Bernard choisit de parcourir, à cause du salut auquel son âme ne peut plus échapper. Son retour est la confession informulée que le bonheur n'est pas une passion mais un partage d'amour.

M. de PENANSTER.

le cinéma

Le Docteur Jivago.

Réalisateur : David LEAN.

PRIX du meilleur scénario, prix de la meilleure musique, des meilleurs décors, de la meilleure photographie, de la meilleure direction artistique et des meilleurs costumes. Les Oscars décernés au *Docteur Jivago* sont mérités même si, comparativement à d'autres productions, ils sont exagérés. Ces qualités relevées, que reste-t-il du film ? Le jeu sensible de Julie Christie à l'extrême mobilité de visage, l'esthétique de l'arrivée dans l'Oural... Mais où est l'âme du film ?

Jivago est le poète de la Russie, pays romantique et farouche, lent et tendre ; hors de son pays, il ne sera heureux avec personne, fût-ce en vivant un grand amour. De cette histoire magnifique et profonde, de l'écartèlement du héros entre sa femme, sa maîtresse et sa patrie déchirée, David Lean a fait un spectacle grandiose mais sans racines. Il limite le scénario à l'imagerie d'un thème unique ; le partage de l'homme entre deux femmes, encore qu'il schématise le dilemme pour mieux plaire et pour obtenir la bénédiction morale des spectateurs. Entre le temps du mariage et l'époque de sa liaison, Jivago éprouve un remords qui se dissipe vite dans les images suivantes. Ce remords ne donne pas, à lui seul, une moralité (au sens large du terme) au film, il dissimule une mentalité analogue à celle que l'on trouve dans *le bonheur* d'Agnès Varda. David Lean endort la conscience des spectateurs devant une situation qu'ils ont déjà tendance à approuver sans difficultés.

Cette narration fait oublier que Jivago est poète. On regrette d'autant plus de ne pas communier davantage à ce qui fait de lui le chantre de la Russie avec ses forêts, ses champs de jonquilles, sa vie familiale... qu'Omar Sharif, qui tient le rôle du docteur, est peut-être trop impassible pour connaître des élans lyriques. Son amour du sol russe est noyé dans des séquences qui, par l'horreur ou le romantisme, provoquent l'émotion facile. On canarde le public de « grandes émotions », jouant sur tous les registres — épisodes sanglants, sentimentaux, suspens — sans en valoriser aucun, si ce n'est celui de la superproduction. Le leitmotiv des passages romantiques, le fracas des trains, du canon, soulignent en traits appuyés de simples effets.

Malgré ces détails, en dépit de son désir de paraître réaliste, David Lean ne l'est pas, car pour lui rien ne doit amoindrir les héros dans l'estime des spectateurs. S'il s'attarde sur les mares de sang, les courses folles des rats, les visages hagards de faim et bleuis de froid, comment croire en contrepartie, aux visages frais, aux cheveux bien coiffés, aux costumes impeccables après 10 jours de voyage à 50 dans un wagon ! Ce n'est pas vision de poète transfigurant même la laideur, mais souci de réalisateur de ne pas déplaire. Et la beauté de l'image s'épuise, qui pourtant aurait pu avoir un sens.

Mis à part l'agrément d'une superproduction réussie, que retiendrons-nous du film ?

Isabelle BERTRAND.

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO AURA POUR THÈME : RISQUER LA PAIX

ÉCHANGES

Revue des Sœurs Auxiliatrices
Paraît pour : Noël, 1^{er} Janvier - Pâques, Mars - Pentecôte, Mai - Assomption, Août
Toussaint, Novembre.



THÈMES DES NUMÉROS PARUS

Numéros épuisés pouvant être prêtés en lecture à nos seuls Abonnés (1 F par n°, délai de prêt : 15 jours) : 1. - L'Eglise. — 2. - L'Assomption. — 3. - Le mystère de la Mort. — 4. - L'homme et la maison. — 5. - La Foi. — 6. - Le Feu Vivant. — 7. - La Vocation de la Femme. — 8. - Les Réfugiés. — 9. - Le mystère de l'Enfant. — 10. - Femmes en Usine. — 11. - Parole et Mission. — 12. - Jeunesse internationale. — 13. - La Vie des Malades (2^e édition). — 14. - La Paix. — 15. - Conversion. — 16. - Chine, terre d'angoisse. — 17. - Marie inspiratrice. — 18. - Le Cinéma. — 19. - L'Homme et l'argent. — 20. - Bible, source de vie. — 21. - Une Nation en marche, l'Indonésie. — 22. - La promotion de la femme. — 23. - Le Purgatoire. — 24. - Le Cinéma et l'Enfant. — 25. - La Vie paroissiale. — 26. - Pays d'Afrique Noire. — 27. - La Mère Educatrice. — 28. - Les personnes âgées. — 29. - Jeunesse délinquante. — 30. - Les Sacrements. — 31. - Les Noirs dans le monde. — 33. - La Presse. — 34. - Cinéma et valeurs spirituelles. — 35. - Le Sacrement de mariage. — 36. - Asie Occident. — 37. - Lourdes, lieu prophétique. — 39. - La chanson d'aujourd'hui. — 40. - Sortants de prisons. — 41. - Aspects actuels de l'Islam. — 42. - Vocations sacerdotales et religieuses. — 43. - L'Esclavage de la femme. — 44. - Classes sociales et paix. — 45. - Catéchuménat (2^e édition). — 46. - L'Amérique Latine. — 47. - La femme rurale, sa promotion. — 48. - Presse féminine. — 49. - L'Unité des Chrétiens. — 50. - Le Cinéma et la Femme. — 51. - Afrique et Communisme. — 52. - Santé mentale et Vie spirituelle. — 53. - Liberté de l'Enseignement. — 54. - Les Grands Ensembles d'habitation. — 55. - Instituts Séculiers. — 56. - Les Loisirs et les Sports. — 57. - Régulation des naissances (2^e édition). — 58. - La Femme dans la Société moderne (2^e édition). — 59. - Christianisme-Communisme (2^e édition). — 60. - Les moyens audio-visuels. — 61. - Regard sur les jeunes. — 69. - Des chansons, des idoles. — 70. - La souffrance un scandale ?

LES NUMÉROS SUIVANTS SONT A VOTRE DISPOSITION :

- | | |
|--|--|
| 32. — Bienheureuse Marie de la Providence. | 73. — L'Eglise est-elle en crise ? ou l'unité des catholiques. |
| 38. — Vocation Religieuse Féminine (réédition en cours). | 74. — Les carrières féminines. |
| 62. — Le divorce (2 ^e éd.). | 75. — Le bonheur. |
| 63. — L'Eglise des hommes. | 76. — Les problèmes de la mixité entre garçons et filles. |
| 64. — Le Respect de la Vie. | 77. — La mode. |
| 65. — L'Opinion publique. | 78. — Relations parents-enfants. |
| 66. — Préparation au mariage (2 ^e éd.). | 79. — Les Immigrés parmi nous. |
| 67. — La femme célibataire (2 ^e éd.). | |
| 68. — Riches et Pauvres. | A PARAÎTRE EN 1967 : |
| 71. — L'auto, compagne de l'homme. | Risquer la paix. |
| 72. — Conscience chrétienne et régulation des naissances (2 ^e éd.). | Les relations jeunes et adultes. |
| | Dieu, croyants et non-croyants. |

CONDITIONS D'ABONNEMENTS

FRANCE :

le numéro (franco)	F	3
un an		12
abonnement de soutien		20
abonnement de bienfaiteur		25

BELGIQUE :

le numéro	Fr. belges	30
un an		120
abonnement de soutien		200
abonnement de bienfaiteur		250

Bruxelles 18 : M. Peeters, 14, avenue Hamoir, C.C.P. 5676-59.

Liège : « Œuvres Providence », 9, rue Sainte-Marie, C.C.P. 2604-11.

CANADA - U.S.A. :

un an	\$	4
-------------	----	---

Periodica, 5090, rue Papineau, Montréal, 34.

Directrice-Gérante : Fr. Vandermeersch

SUISSE :

le n° 3 F + port. Abonnement	F	15
------------------------------------	---	----

Œuvre Saint Augustin, Fribourg.

AUTRES PAYS :

le numéro	+ port F	3
abonnement		15

Les abonnements commencent avec le numéro de Noël - 1^{er} janvier.

Les abonnés qui souscrivent un abonnement en cours d'année recevront les numéros parus depuis janvier.

Tout changement d'adresse doit être accompagné de F 0,50 et rappeler la dernière adresse.

Rédaction - Administration :

E C H A N G E S

16, rue Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle, Paris (6^e)
C.C.P. PARIS 8009-73 TÉL. : BAB. 56-00

Imp. R. Vançon - 77, rue du Cardinal-Lemoine, Paris (5^e)

Dans un cahier intitulé « Confession et psychanalyse » il nous a paru utile d'éclairer la démarche à laquelle on donne souvent le titre de direction de conscience. La relation pastorale qui s'instaure entre le fidèle qui cherche à orienter sa vie selon Dieu et le prêtre qui lui répond, commence parfois lors de leur rencontre dans l'exercice du sacrement de pénitence. Trop souvent ce dialogue est confondu avec le sacrement lui-même, le pénitent attend un réconfort moral de l'entretien qui suit l'aveu de ses fautes et rejette le sacrement si le prêtre ne lui apporte pas la compréhension et les encouragements qu'il se croit en droit d'attendre.

Il est important de distinguer l'un de l'autre et de réfléchir aux qualités nécessaires à la relation pastorale.

la rencontre en Dieu

LES mots de « direction de conscience » sonnent mal à nos oreilles. Ils indiquent pourtant quelque chose d'irréductible à la caricature qu'on en donne : c'est en se rencontrant que les hommes trouvent Dieu. Et, aujourd'hui, comme hier, il en va toujours ainsi. Aujourd'hui, cependant, il nous est possible d'analyser plus avant que jadis ce qui se passe dans cette rencontre. L'explicitation de la relation humaine ne saurait être considérée comme un obscurcissement de la lumière de Dieu. Celui qui fait la vérité, écrit saint Jean, vient à la lumière. Pour nous, la vérité n'est pas enfermée dans une alternative : ou du côté de Dieu, ou du côté de l'homme ; elle est tout à la fois de l'homme et de Dieu : elle est Jésus-Christ. En recherchant notre vérité d'homme, nous ne pouvons faire que celle de Dieu. C'est ainsi que la relation au « frère que je vois » n'est pas étrangère à ma relation à Dieu. « Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, ne saurait aimer Dieu qu'il ne voit pas » (I Jn 4, 20).

Dans la simple démarche d'un homme qui va trouver un autre homme est déjà implicitement contenue la recherche de Dieu. Il n'y a rien d'autre dans l'entretien spirituel ou la direction de conscience : l'implicite y est devenu explicite, mais ce n'est pas pour autant qu'il est davantage vécu.

S'il en est ainsi, en se lisant, la relation que nous entretenons avec un autre peut nous aider à faire plus de lumière dans nos rapports avec Dieu. A cette lecture de la relation humaine, notre temps apporte une contribution fondamentale. Rien n'est changé dans l'humaine rencontre : simplement, nous savons mieux en rendre compte.

Les réflexions qui suivent n'obéissent à rien de systématique. Elles voudraient être le témoignage d'une technique plus ferme au service d'une relation humaine plus authentique. En Dieu.

La direction de conseil.

LES TATONNEMENTS de celui qui cherche le conduisent souvent à quémander des conseils. Est-on, pour autant, autorisé à en donner ? Le « conseil spirituel » évoque irrésistiblement une autorité distribuant avec sagesse des avis judicieux sur telle ou telle situation, jugeant avec sûreté de l'itinéraire spirituel suivi par le dirigé. Face à celui qui « sait » et qui « donne » des avis se tient celui qui ne « sait pas » et qui « reçoit » des conseils. De l'un à l'autre, s'instaure un courant à sens unique dont le bénéfice immédiat est trop évident pour n'être pas suspect. A la satisfaction de la solution préférée par l'un correspond la satisfaction de la solution vécue plus ou moins

passivement par l'autre. De plus, la périodicité des entretiens réamorçait indéfiniment le même processus, et, de satisfaction en satisfaction, de problème posé en solution reçue, le temps s'écoule mais rien n'arrive... RIEN N'ARRIVE, c'est-à-dire qu'il ne naît pas — dans ces conditions — d'homme nouveau. Une telle relation enraye le mutuel apprentissage de la liberté. Ceux qui en ont l'expérience savent bien, plus ou moins confusément, « qu'il n'en sort rien », que le mécanisme qui OUVRIRAIT sur une perspective autre est « bloqué ». Il n'y a pas création (la notion de « nouveau ») de l'un par l'autre, il y a bien plutôt régulation. Il n'est pas rare, d'ailleurs, d'en arriver à une impasse : que se passe-t-il alors ? Très schématiquement, au lieu d'obéir au mouvement de sa propre

conscience, le dirigé va tenter de se soumettre aux conseils — voire aux ordres — dictés par autrui. A une contrainte intérieure succède une loi extérieure qui a toutes les couleurs de l'autorité la plus incontestable. Cette dernière lui évite de découvrir, dans son être même, la source de son agir ; en vérité, elle l'aliène plutôt qu'elle ne le libère. Elle lui fait chercher hors de lui une volonté de Dieu extérieure et qui ferait nombre avec la sienne. Ce qui prend ici le nom d'obéissance n'est que démission, ou plus gravement encore, dissociation de la personnalité.

En se mesurant au réel qui toujours lui échappe, l'homme lutte avec Dieu et le trouve. Comme Jacob dans sa lutte avec l'ange, il en demeure blessé. En s'enfermant dans la sécurité d'une loi, si sévère soit-elle, qu'elle vienne de lui ou de quelqu'un d'autre, il tisse autour de lui un univers dont il reste le centre. C'est en interrogeant le monde qui nous entoure qu'il nous livrera son sens et le nôtre : tout comme nous, il est création et signe de Dieu. Le dialogue pastoral n'a pas d'autre but que d'explicitier, en la vivant, la question que nous commençons à résoudre en la posant : qui sommes-nous ? C'est pourquoi en découvrant dans les yeux, sur le visage et à travers les paroles de son confident le reflet de ses propres hésitations, erreurs et illusions, celui qui, s'ouvrant à un homme, cherche Dieu, ne manquera pas de parvenir au rythme unique de son cheminement.

Mais si, au contraire, à l'hésitation du « dirigé » répond le conseil autoritaire du « directeur », à l'erreur du premier se substitue la précision de jugement du second, à l'illusion s'oppose le réalisme, jamais les deux membres de ce couple ne sortiront de leur mutuelle dépendance. Tant qu'un homme ne sait pas lire dans la question qu'il pose les éléments d'une réponse qui est la *sienne*, il n'est pas autonome ; au mieux, il copie avec talent. Le résultat immédiat d'un tel processus est satisfaisant. L'angoisse disparaît pour un temps, l'apaisement rassurant, mais peu sûr, prend la forme d'une « consolation ».

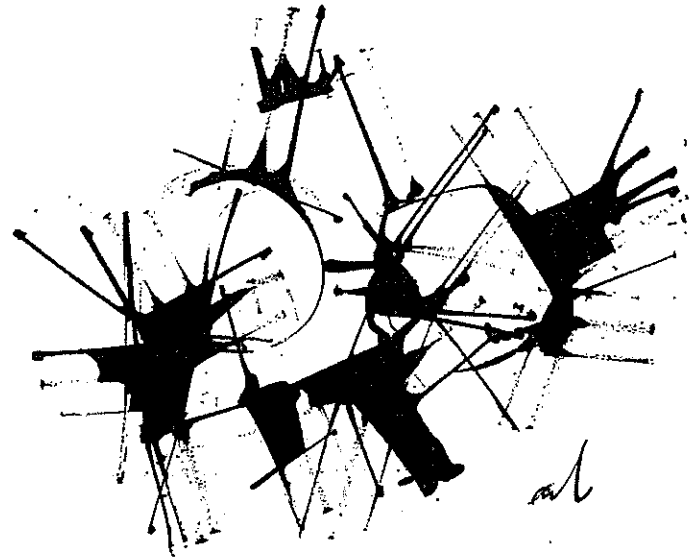
L'écartèlement de la conscience est fréquemment le signe précurseur d'une « conversion » qui est toujours unification. Encore faut-il permettre qu'il se produise. L'angoisse qui le révèle naît de ce que l'homme réalise plus ou moins brutalement qu'il n'est pas ce qu'il dit être.

Nous dépensons une quantité considérable d'énergie pour nous éviter cette progression dans la connaissance de soi. La démarche est

génératrice d'angoisse parce qu'elle touche au sens de notre être propre. Or, nous ne supportons pas l'angoisse. En la refusant lorsqu'elle se présente, nous refusons aussi la solution dont elle est porteuse : nous accumulons les fausses certitudes d'une existence qui n'a de sens qu'extérieure à elle-même, selon les critères d'une *réussite* sociale, professionnelle... ou religieuse. Comme si la contrainte d'une loi dispensait d'être soi-même avec d'autant plus de bonheur que l'austérité semble en garantir le bien-fondé.

« J'obéis, donc je fais la volonté de Dieu ». Passage subtil du plan de l'être, hors duquel il ne peut y avoir d'obéissance possible à une volonté divine, au plan de l'apparence et du faire. On en arrive à faire une volonté de Dieu conçue comme extérieure à notre être même ; ainsi s'amorce le cercle vicieux de l'action entreprise pour elle-même. L'obéissance vraie à Dieu ne saurait se confondre avec l'obéissance à une loi, aussi parfaite soit-elle. Faire la volonté de Dieu, c'est nous laisser être car, étant Amour, il nous veut. « Ma nourriture, dit le Christ, c'est de faire la volonté de mon Père et d'accomplir son œuvre. » Mais que veut le Père, si ce n'est le fils et quelle est l'œuvre de Dieu si ce n'est cet homme « en qui il a mis toute sa joie » ? Jésus ne peut faire la vérité autrement qu'en se révélant pour ce qu'il est. C'est pour cela qu'il est venu au monde. « Je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité » (Jn 18, 37). Nous aussi.

Aveuglés par la loi, les juifs ne reconnaissent pas qui est Jésus parce qu'ils ne veulent pas savoir qui ils sont.



Le faire faire et le faire plaisir.

LE CONSEIL SPIRITUEL, émanant d'une bouche qui a autorité, risque grandement d'introduire en celui qui le reçoit le germe d'une dissociation mortelle. Un conseil ne prend sa force, en effet, que s'il est reçu par un homme déjà libre qui — lui résistant et à cause de cette résistance même — le fait sien. Or, souvent, la liberté nécessaire à cette personnalisation n'existe pas encore. Le conseil reçu est alors éprouvé non dans l'opposition que développe toute vie en croissance, mais comme la voie confortablement balisée qui dispense de chercher son propre chemin. Empruntant une ligne directrice qui ne lui révèle pas son itinéraire propre, le dirigé s'écarte de la « voie étroite », celle où l'on chemine seul. Il brise du même coup son unité, il ne devient plus ce qu'il est ; et, progressivement, s'interdit de l'être.

L'exemple du Christ nous dit assez qu'on ne fait pas la volonté de Dieu comme celle d'un étranger, mais comme celle d'un père dont l'unique préoccupation est notre existence de fils.

Pour être lui-même, le fils ne peut être que dans une relation à son père. En faisant la volonté du Père, le Christ même à l'agonie, assume sa propre existence. Dieu « ne fait pas faire » sa volonté au Christ, mais le fils est la volonté du Père.

A l'attitude du conseiller dont les « bons conseils sont scrupuleusement suivis », répond une attitude de docilité farouchement exemplaire. Au « faire faire », correspond le « faire plaisir ».

Le « faire plaisir » est pris pour un des ressorts les plus puissants d'une certaine éducation. Il est célébré comme une vertu par nombre d'éducateurs. Il est parfois baptisé « oblation » par des pseudo-savants.

Or, le plaisir des éducateurs n'a pas toujours pour objet la vérité de l'être dont ils ont la charge. La dépendance inavouée, consciente ou non, dispense l'individu de la prise en charge de soi par soi. La direction de « conseil » risque à chaque instant de favoriser cette désertion. Elle peut dissimuler et entretenir un état n'aboutissant jamais à l'autonomie du sujet, but ultime de toute relation pastorale : si ce but n'est pas toujours atteint, il doit toujours être recherché. Dans un autre langage, qui est celui de Bernanos, la relation pastorale doit développer la capacité de se porter à soi-même l'amour humble que nous devons à n'importe quel autre membre du Christ. L'Évangile nous donne, en effet, ce critère pour évaluer notre charité : « Aime ton prochain comme toi-même » (Mt 19, 19).

Devant ce danger, à l'autoritarisme envahissant du donneur de conseils risque de se substituer le désengagement qui stérilise la rencontre. Alors, la relation pastorale ne s'ouvre pas en Dieu parce qu'il n'y a plus rencontre d'hommes. Nul ne va à Dieu le Père sans passer par l'homme, Jésus.

Le laisser être et le faire être.

ON RECONNAÎT l'arbre à son fruit. « Faire faire » et laisser faire sont les branches d'un même arbre qui ne donne pas de fruit : rien n'arrive. La force de la sève ne se transforme pas en pulpe et en suc.

Tout autre est la relation qui unit le Père et le fils : elle les différencie. Aussi longtemps qu'elle est unilatérale, c'est-à-dire qu'elle manifeste l'activité exclusive de l'un des deux, elle demeure stérile. Le monologue envahit la rencontre comme le feuillage, l'arbre. Le terme prédominant fait de l'autre un prolongement de lui-même, à moins que, plus radicalement, il ne l'ignore. Quoiqu'il en soit, il ne le fait pas être dans sa différence. Tout au plus, est-il préoccupé de ce qu'il « fait » : ses fautes ou ses « actes de charité ».

La vérité de tout rapport humain s'inscrit moins dans l'intérêt porté à l'action de l'autre que dans la reconnaissance de l'autre à travers ce qu'il fait. L'authenticité de l'acte n'est mesurable qu'à la lumière de l'être et réciproquement. L'harmonie de ce rapport donne le degré d'unification d'un homme et le vrai discernement consiste dans son évaluation. L'homme ne trouve son sens que s'il cherche à réaliser, dans ce qu'il fait, ce qu'il est. C'est de son être que doit témoigner son action. Son action la plus spécifique est la parole ; aussi, pour être vraiment, l'homme doit dire ce qu'il est. Or, la parole est le fruit de la relation à l'autre. De même que le fruit dit ce qu'est l'arbre. La qualité de la parole révèle celle de la relation. Dans la « bonne parole » se reconnaît l'excellence de la communication et de l'échange. Bien mieux, la bonne parole est l'acte de la communication, elle ne se réduit pas au seul contenu du message. Notre langage n'est pas que parler : il est toute notre attitude et notre façon de nous présenter au monde et aux autres.

La parole qui se prend à son propre piège est mauvaise. On la reconnaît à la complaisance qu'elle suscite. C'est pourquoi les consolations, les reproches ou les considérations abstraites manifestent à un degré égal mais selon des modalités diverses une méconnaissance assurée de l'autre. Méconnaissance qui est, parfois, mépris, presque toujours, refus. Se montrer persuadé que « tout cela n'est

rien » ou que « tout va s'arranger » est aussi coupable que de condamner sans comprendre. La benoîterie de la belle âme comme l'obstination du mauvais esprit augmentent également la confusion chez celui qui s'efforce de faire en lui plus de clarté. Les deux attitudes lui renvoient un reflet déformé de son propre visage et lui demandent d'y croire. Combien de sourires complices ou d'affirmations, d'autant plus catégoriques qu'elles n'engagent personne, ont pour but d'éviter l'ébranlement d'une mise en question toujours contagieuse ! A une question posée, répondre par un conseil ou une affirmation équivaut souvent à contrecarrer le développement douloureux mais fécond de l'attente, à réduire la tension de l'interrogation sans que se dégagent les vrais éléments d'une solution. Il faut plus de courage et de maturité pour accompagner quelqu'un dans son cheminement que pour lui indiquer une solution. Il s'agit bien moins de répondre à une question que de se laisser prendre par elle, moins de dire « ce qu'il faut » ou « ce qu'il faut faire » que d'être le témoin de quelqu'un qui se cherche. Etre témoin implique toujours un engagement personnel, et le témoignage d'un homme n'a de valeur que si, dans ce qu'il dit ou fait, il engage ce qu'il est. Cet engagement est, bien sûr, toujours à reprendre. Notre fidélité aux autres n'est pas différente de la fidélité que nous devons à nous-même. Etre présent aux autres dans leur recherche exige l'effort d'unification toujours à refaire pour se réajuster aux autres et à soi : ce que l'on peut appeler « la connaissance de soi ». Ce n'est pas dans mes conseils que l'autre se reconnaîtra pour ce qu'il est, mais dans ce que je suis. Si je lui suis présent, si je suis là, sans feinte, alors seulement, s'ébauchera le vrai dialogue qui révèle aux êtres leur sens. Il se peut que ce dialogue n'ait que très peu besoin de mots.

Habiter sa parole.

DANS LA RELATION d'êtres que suppose toute rencontre véritable, la parole — qu'elle soit le cœur du silence ou qu'elle le brise — tient la place de l'indispensable médiatrice. Si les deux êtres qu'elle unit et qu'elle sépare tout à la fois, se reconnaissent en elle, elle est, du même coup, communication et vérité. D'une même parole, deux êtres peuvent dire : « C'est moi ». Cette conformité à soi et à l'autre dans la différence même, n'est-ce pas déjà l'amour ? Certes, dès l'instant où la conformité est saisie dans la différence, elle est déjà dépassée et, de nouveau, à saisir. La perfection n'est qu'approche constamment renouvelée : elle n'est jamais un *état*. Elle n'est possible que dans le mystérieux face à face du dialogue, perpétuel

mouvement de l'un à l'autre. On ne grandit pas seul. On ne devient pas libre seul. N'est finalement adulte et libre que celui qui se communie, c'est-à-dire qui se *dit*. C'est pourquoi aider quelqu'un à exister, le « faire exister » comme l'écrit le Père Gouvernaire, le laisser être et le faire être, c'est lui permettre de PARLER EN VÉRITÉ. Mais nous ne pourrions croire ce qu'il dit que si nous habitons nous-même notre parole, que s'il peut croire en vérité ce que nous lui disons. Le mouvement du cœur de l'homme est « à l'image » — souvent troublée — du cœur de Dieu, et saint Jean nous en donne l'assurance : Le Christ est parole du Père dans l'Esprit.

*« Le Père qui m'a envoyé,
lui me rend témoignage.
Vous n'avez jamais entendu sa voix,
vous n'avez jamais vu sa face,
et sa parole n'habite pas en vous,
puisque vous ne croyez pas
à celui qui m'a envoyé. »*

Dieu est venu habiter la parole humaine, mais il n'est pas reçu par les hommes tant que les hommes ne s'y reconnaissent pas pour ce qu'ils sont. Qu'ils fassent leur vérité d'hommes, ils parviendront à la lumière de Dieu. En définitive, ils ne se rencontrent qu'en Dieu qui est le verbe.

Au chapitre huitième de son évangile, saint Jean nous rapporte en un sobre raccourci la relation de l'homme à Dieu par la médiation de Jésus-Christ. Face à la prostituée qu'accusent les pharisiens, Jésus se tait. Bientôt, l'unique question qu'il pose départage ceux qui font la vérité et ceux qui ne la font pas. Le péché, nous l'avons vu, est de se faire ce que l'on n'est pas, et ceux-là mêmes qui se font juges tombent sous le poids de la condamnation. Dans le même silence, la pécheresse et le juste disent ce qu'ils sont en se reconnaissant l'un l'autre. La conscience de la faute et du pardon naît de cette relation, celle de l'homme qui se reconnaît à travers le visage de son frère, le Christ, comme fils de Dieu. Le vrai péché n'est pas le manquement à la loi ou l'infidélité, c'est le mensonge dont Satan est le père. Car, de toutes les façons, « celui qui fait la vérité, vient à la lumière ». Nous disions au début de ces pages que c'était là le but de toute relation pastorale. La vérité d'une relation est la communication de deux êtres en présence dont l'autre nom est l'amour. La lumière à laquelle parvient celui qui fait cette vérité, est celle d'une liberté se reconnaissant dans la liberté de son frère. L'accession à la relation fraternelle est le signe indubitable de la rencontre en Dieu.

Dr DENIS VASSE, s.j.